

COPROPRIÉTÉ

Une fois, à Paris, on m'a volé mes chaussures. J'ai passé la nuit dans une station de métro et quand je me suis réveillé, mes chaussures avaient disparu. J'ai traversé à pied la moitié de la ville, pieds nus, jusqu'au troquet où je mangeais d'habitude.

Une autre nuit, j'ai traversé toute la mer en jet ski. Autour de moi, tout était mer et nuit. Nuit et mer. Rien d'autre. Non, pas tout à fait. Il y avait la police maritime, tapie dans l'ombre, derrière les vagues. Moi je fonçais, je fonçais à toute berzingue, pour échapper à la nuit, à la mer et à la police. Je n'ai pas vu la plage de rochers qui s'approchait. J'ai déjà dit qu'il faisait noir. On n'y voyait rien. Le jet ski a cogné contre un rocher et j'ai tout perdu. J'ai perdu le jet ski, mes vêtements, mon argent, mon portable. J'ai perdu du sang.

Et plus tard j'ai perdu ma mère. C'est comme si le ciel m'était tombé sur la tête. Je me souviens de la date exacte parce que c'est la date de ma naissance : 17 novembre. Une mère c'est le pilier qui soutient le ciel. Si le ciel nous tombe dessus, on ne s'en relève plus. 17 novembre. J'ai dormi adossé au portail du cimetière du Pré du Repos, dans l'espoir qu'elle reviendrait. Mais le portail ne s'est pas ouvert. Elle, dedans, et moi, enfermé dehors. Il n'y avait pas de clef qui m'aille. Après ça je n'ai plus rien fait. Je ne me suis pas lavé pendant cinq ans. Ma barbe a poussé jusqu'à ma ceinture. Plus personne ne savait qui j'étais. On n'est personne quand le ciel s'effondre comme ça.

Mais non, rien de ça ne s'est passé, ma mère n'est pas morte. Elle est vivante, en moi. J'étais sans-papiers et je ne pouvais pas retourner en Algérie. C'était il y a deux mois. Si j'étais parti chez mes parents, je n'aurais pas pu revenir. Ça faisait sept ans que je ne l'avais pas vue. Je n'ai rien pu faire. Maintenant, elle vit ici en moi. Comme Dieu. En moi, où que j'aille.

La vérité c'est que les mères meurent. Oui, elles meurent. Elle était à l'hôpital. J'aurais dû aller la voir. J'ai passé des jours et des jours à remettre ça. Pour finir, on l'a renvoyée chez elle. Justement le jour où j'avais décidé d'aller la voir. Quand je suis arrivé chez elle, le monde était déjà fini. Ça a été la pire nuit de ma vie. Et ensuite, qu'est-ce qu'il s'est passé? Je ne voulais pas écrire ça. Je ne voulais pas, mais les fils meurent aussi. C'est ce qu'il s'est passé. Mon fils avait treize ans. Que fait un père quand il perd un fils? Un enfant de treize ans. Je ne sais pas. Je ne saurai jamais.

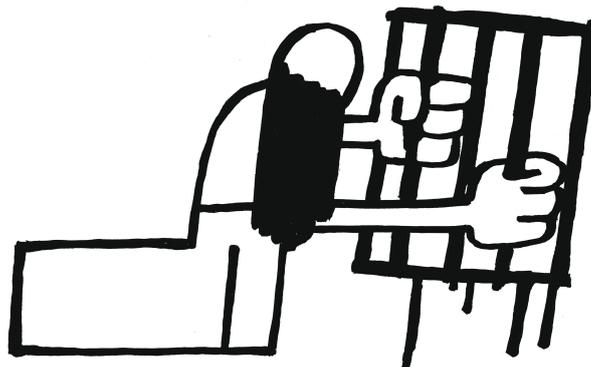
C'est la vie. Tout ce qui nous arrive est important. Les bonnes choses et les mauvaises choses. Quand je suis arrivé du Brésil, j'ai demandé à un gars qui dormait à l'entrée d'un immeuble, sur la Place de la République : « Je peux dormir ici aussi? » Il m'a répondu : « Pas question, va-t'en! » J'ai dormi tout seul dans le square. Plus tard, on est devenus amis. Chaque chose en son temps. Je pense qu'il y a quelque chose qui nous lie tous. Je crois que nous sommes tous frères.

Et les policiers qui m'ont enfermé dans les cachots de Belle Vue, ce sont mes frères aussi? Je n'ai jamais eu aussi froid. Ils s'en fichaient tous. Ils m'ont traité comme une bête, un rat. Au froid, derrière les barreaux. Et le froid qui n'en finissait pas. Je n'oublierai jamais le froid. Ce froid-là.

Et ensuite? Que faire de ça? Que faire de tout ça?

Je ne sais pas.

Je ne sais rien.



Rui Manuel Amaral avec Adilson Garcia, António Martins, Avelino Silva, Emílio Costa, Hilquias Oliveira, Joaquim Jorge, Khaled Ouchtati, Rida Zeggaf, Rúben Pinto et Bruno Borges à Casa da Rua Traduction de Amarante Abramovici Police d'Arnaud